

« j'ai voulu voir l'opéra nouveau, et je suis rentré  
« un peu plus tard que de coutume. » — « Hélas!  
« M. le comte, où prenez-vous le courage de  
« plaisanter sur de semblables malheurs ? » —

J'avouerai que dans l'espoir de compléter les matériaux que je rassemble depuis long-temps sur l'histoire contemporaine, j'avais désiré très-vivement de savoir par quelle circonstance M. de Peyronnet était rentré au ministère. Depuis que j'avais pu l'apprécier, l'explication de cette fatalité me devenait plus nécessaire. J'avais besoin de comprendre l'alliance d'une si haute raison avec une si malheureuse imprévoyance. Les renseignements que j'ai recueillis de sa bouche, et qu'il n'a plus aucun motif de céler (car on pense bien qu'autrement ils ne se trouveraient pas ici), seront dépouillés de l'attrait que leur prêtera un jour son langage. Ce sont les notes que je m'empressai de jeter sur mon journal après l'avoir quitté, et que je reproduis ici avec toute leur rudesse primitive. J'aurais craint, en copiant le récit de M. de Peyronnet, d'en altérer la fidélité; et puis, quand on l'a entendu, il faudrait être muni d'une vanité bien robuste pour oser le faire parler.

C'était le marquis de D... qui négociait depuis plusieurs jours son retour aux affaires. La négociation était assez avancée, lorsqu'un matin

M. de Polignac se mit plus à découvert qu'il n'avait fait jusque là, et lui annonça des combinaisons dont il n'avait jamais été question antérieurement. Le prince ne put obtenir de lui d'autre promesse que de n'être point hostile à son ministère, dont M. de Peyronnet refusa formellement de faire partie. Il prit congé du prince en lui annonçant que ses malles étaient faites, et qu'il se proposait de passer le temps qui restait jusqu'à la session, à Montferrand, où il se rendait le lendemain avec sa fille. Le prince reprit alors : — « J'oubliais de vous dire, M. le comte, que le « roi vous attend à cinq heures. » — « Il m'est « impossible de me rendre aux ordres du roi, « répondit M. de Peyronnet, puisque l'heure est « passée, et vous jugerez sans doute que je n'ai « pas besoin d'autre excuse. » Deux heures après, M. de Peyronnet reçut un billet du prince, exprimant l'abandon positif des combinaisons projetées et, dans la soirée, une lettre du roi qui l'appelait sur-le-champ à Saint-Cloud; il obéit... son sort fut décidé.

Le mouvement de cette conversation nous conduisit aux événements de juillet. M. de Peyronnet me raconta qu'il était parti de Trianon le 30, avec un gentilhomme de la chambre et dans une voiture de la cour, pour se rendre à Rambouillet; qu'arrivé au château, il n'avait pas même voulu y entrer; qu'il avait continué sa

route, seul, en petits souliers et en bas de soie, avec la résolution d'aller jusqu'à Chartres, pour attendre le roi qui devait s'y rendre avec l'armée, selon le bruit général. « Comprenez-vous, « me dit-il, quelles angoisses ont dû m'assaillir, « lorsque je me trouvai seul, au milieu de la « nuit, assis sous un arbre et livré aux réflexions « les plus déchirantes. » — Sans doute, je comprenais les sentiments pénibles qui avaient dû opprimer ce voyageur, errant la nuit, un bâton à la main; lui, cinq jours auparavant, le ministre le plus habile d'un des rois les plus puissants de l'Europe! — « Ce n'est pas seulement cela, continua-t-il en répondant à ma « pensée avec un léger sourire; c'est qu'un « peu distrait, comme vous pouvez croire, je « m'étais trompé de chemin, et qu'après deux « lieues et demie de trajets inutiles, je me retrouvai au point du jour à la hauteur de Mainte- « non, où je sentis la nécessité de me reposer « un instant, en attendant des nouvelles de l'armée. A la suite d'une longue attente, illusion « ou sommeil, je fus quelquefois frappé d'un « bruit lointain de fanfares qui s'évanouissait ou « se renouvelait par degrés, ce que j'attribuais « aux inégalités de la route; ce bruit ne tarda « pas à m'échapper tout-à-fait, avec l'avant-garde « qu'il m'avait annoncée. Je repris alors mon « bâton et mon chemin pour arriver de bonne

« heure à la préfecture de Chartres. » Le préfet était parti : une émeute avait renversé le drapeau blanc. La monarchie de Charles X était morte à Chartres comme à Paris.

C'était là cependant l'espérance qui l'avait soutenu. « Un pas, un pas encore, me répétait-il, et je serais tombé!... » M. de Peyronnet s'adresse au premier venu dans cet hôtel presque désert, où il s'était flatté de trouver un ami..... « J'étais venu, dit-il, dans l'espoir que le préfet, « que je connais beaucoup, serait encore ici, et « j'apprends qu'il est parti; par grâce, du pain, « de l'eau, un endroit où me coucher, car je « meurs de besoin et d'accablement. » Trois verres d'eau à la glace étaient tout ce qu'il avait pris depuis deux jours. On le secourt sans le connaître : on lui apporte du pain, des fraises, un peu de vin. On lave ses pieds ensanglantés, on le couche. Cet homme qu'un roi avait imploré quelques mois auparavant est à la merci de la charité d'un domestique inconnu. Oh! c'est une chose sublime et terrible que l'histoire!

Il dormait à peine depuis trois heures qu'on lui annonce un officier. Un officier, grand Dieu! qui demande l'étranger fugitif dans une ville où le drapeau blanc n'est plus! Il faudrait avoir fui soi-même devant la fureur des partis pour comprendre ce réveil. Cet officier avait entendu parler du malheur d'un homme qui cherchait

un asile, et voilà tout. Il venait lui offrir des conseils, une retraite, et peut-être quelques secours dont la médiocrité de sa fortune lui permettait cependant de disposer en faveur d'un malheureux; car du sort et de la position de M. de Peyronnet, il n'en savait pas davantage.

M. de Peyronnet l'écouta : « Il faut d'abord, « dit-il, que vous me connaissiez avant d'avoir « compromis toute votre existence dans un acte « de pure bienfaisance qui pourrait vous perdre. « Je n'ai pas l'habitude de douter de l'honneur « d'un homme qui porte une épée, et mon secret « est sans danger dans le cœur d'un officier fran- « çais; mais votre dévouement à mon infortune « ne serait peut-être pas sans danger pour vous. « Je m'appelle Peyronnet. »

L'officier pressa les genoux, les mains de M. de Peyronnet, et lui répondit : « Cela est « bien; seulement le temps presse, et je veux « vous sauver. »

Une digne dame fut mise dans la confiance. Elle prépara de ses mains le dîner dont M. de Peyronnet avait grand besoin. Il eut le soir une voiture, et quelque autre faveur de la Providence lui procura un passeport en blanc qu'il remplit lui-même, après avoir étudié soigneusement, transporté sur un morceau de papier, et caché dans sa poche la plus secrète la signature du nom qu'il venait de se donner; surpris sans

doute et riant à la pensée qu'un faux pouvait être innocent, même sous la plume d'un ancien garde des sceaux. A neuf heures du soir, l'officier et la dame qui avait partagé tous les soins dont il avait été l'objet dans cette journée, le conduisirent hors de la ville. Un incident manqua d'arrêter l'exécution de leur projet. La clef de la remise qui contenait la voiture achetée pour M. de Peyronnet ne suffisait pas à ouvrir les portes, qui étaient en outre fermées par un très-fort cadenas; et ce ne fut pas sans crainte d'être découvert qu'on le brisa pour faire passer le véhicule indispensable du voyage. Un quart d'heure après, M. de Peyronnet prenait congé de ses libérateurs les larmes aux yeux; et c'était les larmes aux yeux qu'il nous racontait ce trait de générosité.

Nous arrivâmes ainsi au récit de son arrestation, qui fut probablement le résultat d'un acte d'obligeance et de bonté. Il y avait à peine une heure que M. de Peyronnet courait la poste, quand un homme monté sur un cheval rétif se présenta au devant de lui, en le priant de lui accorder une place dans son cabriolet jusqu'au relais suivant. C'était un pauvre courrier de commerce en retard, et qui se regardait comme perdu s'il n'arrivait à Bordeaux à l'heure fixée. Touché de sa position, M. de Peyronnet accéda à sa demande, insista pour ne pas l'abandonner

au relais, où le voyageur voulait se séparer de lui suivant sa promesse, et chemina sans encombre avec son compagnon jusqu'au sommet de la montée de Tours, d'où il aperçut un rassemblement très-nombreux qui se répandait dans la longue rue qu'on voit s'étendre de là jusqu'au pied de la montagne opposée. Il jugea prudent de traverser cette foule à pied, afin d'exciter moins de soupçons, et descendit sous le prétexte assez naturel de se délasser de la voiture par un instant de promenade. M. de Peyronnet passa donc avec assurance au milieu de la foule qu'agitaient les événements de Paris; il l'avait traversée, il avait même parlé à plusieurs factionnaires, et il gagnait les dehors de la ville, vers l'endroit où il devait reprendre place dans son cabriolet, quand il entendit des cavaliers de la garde nationale qui lui criaient d'arrêter. Quoiqu'ils le chargeassent de près, il ne pressa ni ne ralentit son pas, marchant avec l'insouciance d'un promeneur, et ne paraissant pas supposer qu'il fût question de lui. On l'atteignit sans peine. Le compagnon de M. de Peyronnet, arrêté par la multitude, n'avait pas dissimulé qu'il n'était point seul. M. de Peyronnet était sauvé si son camarade de voyage se fût avisé de cet innocent mensonge, qu'expliquaient si naturellement ses papiers et sa profession; et il n'y a pas de doute qu'il l'eût fait s'il avait été dans le secret qu'un

excès de prudence lui avait caché. La curiosité inquiète du peuple était alors exercée sur le voyageur absent, et la garde nationale à cheval venait de le retrouver et de le conduire à l'Hôtel-de-Ville, où trente hommes attentifs à ses moindres mouvements le gardaient à vue.

Ce ne fut bientôt qu'un cri dans l'enceinte et aux environs. Cet homme mystérieux qui descend de cabriolet pour traverser une ville encombrée d'un peuple en tumulte, c'était Peyronnet, c'était Polignac. Cependant l'assurance que le prisonnier montrait dans ses paroles, le sang-froid imperturbable qu'il ne perdit pas un instant, le calme habituel de sa physionomie douce et grave, l'apparente légalité de son passeport, tout contribuait à déjouer ce vague soupçon; il était question de relâcher l'étranger; on lui adressait déjà quelques excuses. Dix personnes, qui prétendaient bien connaître les ministres, ne l'avaient pas reconnu, et M. de Peyronnet aime à croire qu'elles n'avaient pas voulu le reconnaître. On n'attendait enfin que le moment où la foule serait un peu dissipée pour lui rendre la liberté de poursuivre sa route, quand tout-à-coup un homme demande à le voir. Il entre; il s'arrête en face de l'inconnu, il se retourne du côté de l'officier: « Pour M. de Polignac, non, dit-il, mais pour M. de Peyronnet, oui. » La question était jugée.

On comprend qu'un homme du caractère de M. de Peyronnet n'avait plus de réserve à garder, dans une circonstance qui ne lui laissait que la dignité de son malheur. Il se lève avec vivacité : « C'est assez, dit-il, messieurs; je ne  
« veux pas feindre plus long-temps, je n'en ai point  
« l'habitude. Je suis le comte de Peyronnet, mi-  
« nistre du roi de France. » Et s'adressant aussitôt à son dénonciateur : « Je vous pardonne, mon-  
« sieur, lui dit-il : soyez plus heureux que moi. »

Ce peu de mots émurent profondément les gardes qui l'entouraient; car il y a entre les sentiments nobles d'indissolubles sympathies devant lesquelles toutes les préventions des partis disparaissent. Les nombreux témoins de cette scène jurèrent sur l'honneur, par un mouvement spontané, de garder le secret sur le nom du prisonnier, car l'émeute était là menaçante encore; et M. de Peyronnet mourrait sur le parvis, si son nom était connu. Ce secret gardé par tant d'hommes qui voyaient en lui un ennemi, ne fut pas violé; et vingt-quatre heures se passèrent, et l'effervescence se calma, qu'on se doutait à peine que le voyageur arrêté sur la grande route, fût M. de Peyronnet<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> M. d'Haussez fut plus heureux. A Trianon, un homme l'aborde, et lui propose de le sauver. — « Je ne vous connais pas, » répond le ministre. — « Je le crois; mais vous m'avez rendu assez de services pour que je vous reconnaisse. J'ai six

Les journaux du temps ont raconté, en annonçant l'arrestation de M. de Peyronnet, que l'individu qui l'avait reconnu était un fonctionnaire qu'il avait destitué. Il est douteux que ce motif puisse excuser une ingratitude aux yeux d'un peuple qui a toujours pris ce vice en horreur; mais malheureusement, pour notre pauvre humanité, un pareil prétexte aurait même manqué au délateur. Destitué par M. de Serres, après vingt-sept ans de service, il connaissait M. de Peyronnet pour avoir obtenu de lui d'être employé convenablement jusqu'à l'expiration des trente ans exigés pour constituer son droit à la pension. Le terme était arrivé, et M. de Peyronnet avait fait liquider cette pension au *maximum*. Cet

« mille francs en poche, et un cabriolet attelé à votre disposition.  
« Ne perdez pas de temps. »

M. d'Haussez, frappé par l'expression d'une physionomie honnête et franche, accorde sa confiance à l'inconnu, et monte avec lui en voiture. Ils se dirigent sur Rouen, dont l'armée citoyenne, qui volait déjà au secours de Paris, les rencontra près de Magny. A l'aspect du cabriolet fugitif, on crie : *Vive la Charte! à bas les tyrans!* Les voyageurs se croient perdus : mais le conducteur de M. d'Haussez se penche avec sympathie vers la troupe qui passe, et lui répond par un cri amical : *Vive la garde nationale de Rouen! vivent les bons patriotes! vivent nos libérateurs!* Les voyageurs s'en vont, traversent Rouen, Dieppe et la Manche, et M. d'Haussez arrive à bon port.

Je tiens ce fait de M. le maréchal duc de Raguse, qui me l'a raconté, lors de mon dernier voyage à Amsterdam, en octobre 1830, quand j'allai l'y voir, et qui l'avait appris, à Londres, de la bouche même de M. d'Haussez, un mois auparavant.

homme avait donc réellement vu M. de Peyronnet. Il pouvait dire : C'est lui!

« Ce n'est pas à de pareilles actions, le ciel en soit loué, continua M. de Peyronnet, qu'il faut juger tous les hommes. Celui dont je viens de vous parler avait eu un secrétaire qui fut un instant le mien et à qui je donnai, plus tard, un office de greffier ; cœur pur et généreux, qui a semblé s'attacher à moi en raison de mon malheur, et qui m'offrit tout ce qu'il possédait quand j'étais en jugement, sous quelle chance de vie et de mort, vous le savez!... Cette offre, il me l'a réitérée dans ma dernière maladie, quand il a craint que les débris de ma fortune ne fournissent pas aux besoins qu'exige ma santé délabrée. De telles amitiés, convenez-en, rachètent bien des ingrattitudes! »

Et je ne cherche pas à exprimer ce qu'il y avait alors d'émotion dans ses traits et dans sa voix. — Oui, oui, je comprenais cette compensation, j'allais dire ce bonheur, car en dix heures d'entretien que j'avais eu avec lui, il ne s'était plaint qu'une fois, sans rigueur, sans amertume ; c'était moi peut-être qui, dans mon âme et à mon insu, accusais la société, tandis que c'était lui qui s'efforçait en quelque sorte de la défendre, lui, prisonnier à perpétuité!...

Cinq heures sonnèrent. M. Jules de Rességuier, que j'avais retrouvé encore chez M. de Peyron-

net, allait, ainsi que moi, prendre congé de lui, lorsqu'en nous conduisant jusqu'à la porte : « Avouez, dit-il en nous embrassant, que depuis deux jours je n'ai point été prisonnier. »

Voilà ce qui s'est passé dans ma visite de reconnaissance à un prisonnier de Ham. Je n'ai pu résister au désir de mettre sous les yeux du public les faits qu'on vient de lire, et qui m'ont semblé d'un puissant intérêt comme histoire contemporaine. Dois-je oublier qu'aucune des illustrations littéraires ou politiques ne m'a failli lorsque je les ai invoquées ; et les lecteurs du livre des *Cent-et-Un* pourraient-ils trouver mauvais qu'après avoir été constamment fidèle aux disgrâces, je me sois fait un instant le courtisan du malheur?

L'ÉDITEUR  
du Livre des CENT-ET-UN.

